

Cavalleria Rusticana de Mascagni à Salzbourg

Salzbourg, les 28 mars et 6 avril 2015.

Mascagni : Cavalleria Rusticana, 18h.

Osterfestspiele Salzburg. Le festival de

Pâques de Salzbourg affiche en 2015, mars et

avril, l'opéra veriste génial signé Mascagni :

Cavalleria Rusticana avec entre autres

l'excellent Jonas Kaufmann. L'oeuvre est

couplée avec i Pagliacci de Leoncavallo, formant un diptyque

familier des amateurs d'opéras. Chaque partition courte, d'un

acte, compose ainsi le double portrait d'un drame amoureux

passionnel et tragique : chacun s'achève sur la mort de l'un

des amants.



La jalousie dévorante et criminelle fait les bons drames passionnels en particulier sur la scène lyrique. En Sicile, le dimanche de Pâques, Santuzza se désespère, démunie et trahie : elle a perdu l'amour de son ancien amant Turiddu qui en aime une autre Lola, l'épouse du charretier Alfio. Santuzza a beau se confier à la propre mère de Turiddu (Mamma Lucia), rien ne peut adoucir le ressentiment et la haine, le désir de vengeance et la tentation du meurtre qui

envahissent l'esprit de l'amoureuse humiliée. L'action se déploie comme un relief antique : sans dilution, droit au but, épure, embrasement, catastrophe. Mascagni compose sa partition en 1890 (deux années avant I Pagliacci de Leoncavallo, autre

partition courte et fulgurante avec laquelle Cavalleria est souvent couplée dans la même soirée) : c'est le manifeste de toute une esthétique à l'opéra. Franche, immédiate, réaliste : l'opéra vériste ou naturaliste est né sous sa plume car le drame est court, concis, resserré, d'une irrépressible activité et sur une durée très limitée (ici 1h10mn selon les versions). [LIRE notre dossier spécial Cavalleria Rusticana de Mascagni](#)

Programmer Cavalleria Rusticana au moment de Pâques est justifié car c'est le temps réel de l'action du drame. La distribution affichée par le festival de Salzbourg promet engagement et caractérisation sous la baguette fine et nerveuse de Christian Thieleman...

[Cavalleria Rusticana de Mascagni au festival de Salzbourg 2015](#)



Christian Thieleman, direction

Philipp Stölzl, mise en scène, régie

Jonas Kaufmann : Turiddu, Canio

Liudmyla Monastyrska: Santuzza

Annalisa Stroppa : Lola

Maria Agresta: Nedda

Dimitri Platanias : Tonio

Tansel Akzeybek: Beppe

Sächsische Staatskapelle Dresden

Choeur d'enfants du Festival de Salzbourg

**Compte rendu, opéra.
Strasbourg. Opéra National du
Rhin, le 24 octobre 2014.
Pietro Mascagni : L'Amico
Fritz. Teodor Ilincai,
Brigitta Kele, Anna
Radziejeweska, Elia Fabbian.**

Paolo Carignani, direction musicale. Vincent Boussard, mise en scène

L'Opéra du Rhin, après une création de Régis Campo, s'est lancé dans la redécouverte d'une œuvre méconnue de **Pietro Mascagni** : **L'Amico Fritz**. Petit bijou à la durée modeste – trois actes déroulés en une heure et demi –, cette œuvre, composée en 1891, un an seulement après le triomphe de *Cavalleria Rusticana*, apparaît comme un retour du compositeur à ce qu'il estimait sa véritable identité musicale. L'âpreté du drame fait place à la volupté de la tendresse, et on se laisse transporter tant par les couleurs bucoliques qui parsèment la partition que par le lyrisme irrésistible des longues lignes qui se déploient à l'envi. Servant cette partition avec tout le sérieux qu'elle mérite, Paolo Carignani tire le meilleur d'un Orchestre Philharmonique de Strasbourg des grands soirs, cordes au legato de velours et bois charmeurs, tissant un véritable tapis sonore sous les pas des chanteurs, les enveloppant et les soulevant tour à tour.



Un bonbon au parfum de découverte

Contrastant avec cette générosité auditive, l'ascétique mise en scène de Vincent Boussard emplit la scène d'un vide désagréable, refusant l'opulence autant que la beauté.

Démission devant la simplicité du livret ou refus de tout premier degré ? Un impressionnant – et bien inutile – changement de décor à vue, quelques poules arpentant le plateau et des projections vidéo bien chiches d'Isabel Robson, c'est peu pour servir la poésie de cette œuvre, et force est d'admettre que les riches drapés imaginés Christian Lacroix se révèlent par trop déplacés dans cet univers simple et villageois.

Heureusement, le versant vocal de cette soirée offre davantage de satisfactions.

En premier lieu, on applaudit sans réserve l'adorable Suzel de Brigitta Kele. La jeune roumaine se coule avec évidence dans la vocalité de la touchante paysanne, son généreux soprano lyrique déployant sans effort la richesse de ses harmoniques, emplissant la salle et nuancant son chant avec élégance. Elle croque ainsi un personnage profondément attachant, trouvant toujours l'émotion juste sans verser dans un pathos facile, au contraire pleine de grâce et de troublante féminité.

Face à elle, Teodor Ilincai fait étalage de son instrument plus brut, jamais avare de décibels, d'une vaillance jamais prise en défaut. Mais tant de mâle assurance paraît superflu pour un emploi tenant davantage de Nemorino que de Turridu.

En outre, on soupçonne le jeune ténor de lorgner d'ors et déjà vers des emplois dramatiques, tant son émission paraît désormais barytonante, comme alourdie et grossie dans le médium, rendant toute velléité de nuances difficile, la délicatesse occasionnant sonorités détimbrées et assourdies. L'aigu demeure en revanche conquérant, mais paraît émis en force, effort inutile dans une salle qui n'en demande pas tant. Le personnage, un peu pataud, est incarné avec justesse, et on croit sans peine à ce célibataire endurci prenant peu à peu conscience d'un amour qu'il désire autant qu'il craint.

Autour d'eux, le David sonore et percutant du baryton Elia

Fabbian a tout du bon génie rappelant Malatesta ou Dulcamara chez Donizetti, tandis que le Beppe d'Anna Radziejewska prend des allures d'ange gardien et mêle son beau mezzo à la mélancolie tzigane de son violon.

Amusants et complices, Sévag Tachdjian et Mark Van Arsdale forment un duo épatant, l'Alsace s'invitant dans la coiffe de la Caterina de Tatiana Anlauf. Massés dans les loges d'avant-scène, les chœurs de la maison ont offert, comme à l'heure habitude, une prestation irréprochable. Grand succès pour ce petit bijou de Mascagni, une gourmandise musicale qu'on a hâte de déguster à nouveau.

Strasbourg. Opéra National du Rhin, 24 octobre 2014. Pietro Mascagni : L'Amico Fritz. Livret de P. Suardon (Nicola Daspuro) d'après le roman d'Emile Erckmann et Alexandre Chatrian. Avec Fritz Kobus : Teodor Ilincai ; Suzel : Brigitta Kele ; Beppe : Anna Radziejewska ; David : Elia Fabbian ; Hanezò : Sévag Tachdjian ; Federico : Mark Van Arsdale ; Caterina : Tatiana Anlauf. Chœurs de l'ONR ; Sandrine Abello, chef de chœur. Orchestre Philharmonique de Strasbourg. Paolo Carignani, direction musicale ; Mise en scène : Vincent Boussard. Décors : Vincent Lemaire ; Costumes : Christian Lacroix ; Lumières : Guido Levi ; Vidéo : Isabel Robson

**Compte rendu, opéra.
Toulouse. Théâtre de Capitole,
le 14 mars 2014. Pietro**

Mascagni (1863-1945) :
Cavalleria Rusticana; Ruggero
Leoncavallo (1858-1919) :
Paillasse. Nouvelle
production du Capitole.
Yannis Kokkos: mise en scène.
Tugan Sokhiev, direction



Si l'association de Cavalleria et Paillasse ne brille certes pas par l'originalité, il faut reconnaître que l'efficacité du dispositif toulousain est totale. Impossible de résister à Toulouse à cette version magnifique des deux opéras en un acte. Il est certain que la concision et la concentration

obtenue par cette contrainte ont mobilisé le meilleur génie de chacun des compositeurs dont aucun des autres opéras n'a obtenu le succès de ce duo étrange. Et lorsque tous les moyens sont utilisés le résultat est là. Cavalleria Rusticana ouvre la soirée avec, dès les premières mesures de son magnifique prélude, la certitude de vivre un grand moment de musique. L'orchestre a des sonorités d'une plénitude symphonique inhabituelle au fond d'une fosse. Les cordes en particulier sont brillantes autant qu'émouvantes dans les longues phrases de Mascagni.

Mascagni : Bravo, bravissimo ! ...

Tugan Sokhiev est un orfèvre qui tout au long de la soirée a à cœur de rendre le drame autant que la beauté plastique des partitions. C'est dans Cavalleria que sa direction précise et souple fait merveille offrant toutes les beautés de la partition, ciselées et irrésistibles jusque dans la manière d'assumer une forme de grandiloquence. Portés par une telle beauté, les artistes chantent avec une grande élégance et une tenue inhabituelle dans ce répertoire. Le Turrido de Nikolai Shukoff est époustouflant de présence et l'acteur sait rendre le tourment qui habite ce rôle plus complexe qu'il n'y paraît. Vocalement le ténor a des moyens considérables (ceux d'un véritable heldenténor) qu'il adapte parfaitement à l'opéra italien. Face à lui la Santuzza d'Elena Bocharova a un jeu plus conventionnel mais surtout un engagement vocal si considérable qu'elle évoque un peu la projection droite et volcanique dont était capable Fiorenza Cossoto. Leur duo est marqué par une théâtralité associant un jeu très physique et

un engagement vocal sans limites. Aucun des deux chanteurs, ne ménageant pourtant jamais sa voix, n'est pris en défaut. La Mamma Lucia d' Elena Zilio est à la fois présente vocalement dans les ensembles, ce qui face aux héros aux voix de stentor n'est pas rien, et très émouvante dans ces très courtes interventions face à Santuzza et Turridu. André Heyboer en Alfio est capable de rendre perceptible toute l'humanité de son personnage un peu sacrifié. Vocalement il sait tenir face à toute les exigences du rôle avec une voix pleine et sûre. La Lola de Sarah Jouffroy est aguicheuse à souhait.

L'orchestre durant tout l'opéra a une place très importante offrant un miroir à l'âme si tourmentée de Santuzza. La beauté sonore est totalement captivante ainsi que le drame dont Tugan Sokhiev met en valeur chaque instant. L'Intermezzo restera longtemps dans les mémoires. La production de Yannis Kokkos qui assure mise en scène, décors et costumes, est très cohérente respectant les didascalies. La Sicile archaïque et religieuse est présente avec une église très écrasante et des escaliers habiles pour les mouvements de foule. Un travail très respectueux qui mobilise le drame a chaque moment.

Les mêmes éléments de décors sont utilisés pour Paillasse, la place de l'église servant de scène pour les saltimbanques. Là c'est l'engagement dramatique et théâtral de Tugan Sokhiev qui porte la partition à l'incandescence du drame le plus implacable. La folie meurtrière qui s'empare de Canio, obligé de jouer son tourment privé sur scène arrache des larmes dans son implacabilité. Le ténor géorgien Badri Maisuradze, habitué du Bolchoï, a tout à la fois une voix puissante et parfaitement maîtrisée et un engagement scénique quasi viscéral qui convient parfaitement à ce personnage si malheureux, incapable de résister à sa violence. La performance vocale est à la hauteur de son jeu. La Nedda de Tamar Iveri est un papillon pris au filet qui n'arrivera pas à s'échapper malgré son courage et sa détermination. La composition de la cantatrice, habituée aux rôles nobles et tristes, la rend méconnaissable de légèreté. Son art vocal lui

permet avec délicatesse de vocaliser comme d'exprimer puissamment ses sentiments et sa révolte. En Tonio, Sergey Murzaev est très troublant capable de la plus grande vilénie comme d'une émotion noble dans le prologue.

C'est vraiment le théâtre qui domine Paillasse dans cette interprétation qui avance inexorablement vers le drame final. Avec cette éternelle question du jeu social si difficile à tenir dans les moments de tourments personnels, le théâtre dans le théâtre pirandellien dans Paillasse fait toujours son effet fulgurant. Les très belles lumières nocturnes de Patrice Trottier s'ajoutent à la cohérence du travail de Yannis Kokkos. Les chœurs dont la maîtrise sont très efficaces dans leurs courtes interventions et d'une belle présence scénique.

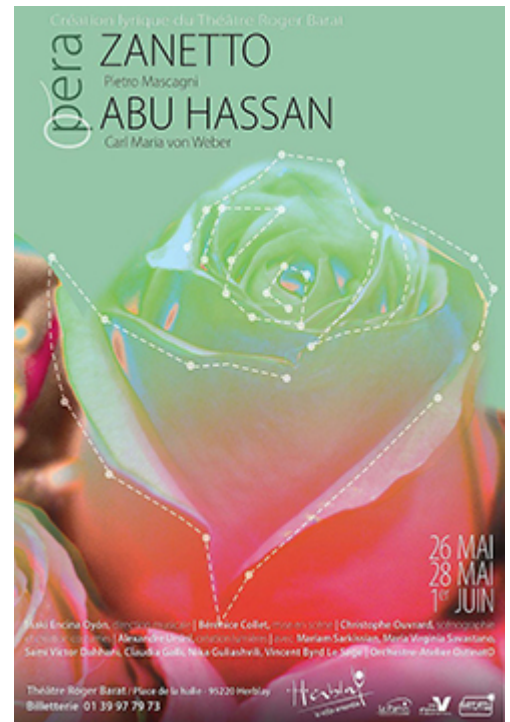
Drame et passions se sont développés avec puissance pour un public pris par les beautés de ces partitions envoûtantes. Chacune a retrouvé une noblesse irrésistible sous la baguette de Tugan Sokhiev dans une production belle et respectueuse des éléments consubstantiels aux mélodrames. Un grand succès pour cette production capitoline !

Toulouse. Théâtre de Capitole, le 14 mars 2014. Pietro Mascagni (1863-1945): Cavalleria Rusticana; Ruggero Leoncavallo (1858-1919): Paillasse. Nouvelle production du Capitole. Yannis Kokkos: Mise en scène, décors et costumes; Patrice Trottier : Lumières; Anne Blancard : Dramaturgie. Avec : Elena Bocharova, Santuzza; Sarah Jouffroy, Lola; Nikolai Schukoff, Turiddu ; André Heyboer, Alfio; Elena Zilio, Mamma Lucia; Badri Maisuradze, Canio ; Tamar Iveri, Nedda; Sergey Murzaev, Tonio; Mikeldi Atxalandabaso, Beppe ; Mario Cassi, Silvio. Chœur et Maîtrise du Capitole, Alfonso Caiani direction; Orchestre national du Capitole. Tugan Sokhiev, Direction musicale.

**Compte-rendu : Herblay.
Théâtre Roger Barat, le 28
mai 2013. Mascagni : Zanetto
; Weber : Abu Hassan. Mariam
Sarkissian, Maria Virginia
Savastano... Iñaki Encina Oyón,
direction musicale. Bérénice
Collet, mise en scène**

Pour son ouvrage lyrique annuel, le Théâtre Roger Barat d'Herblay a vu double : le rarissime Zanetto de Mascagni mis en parallèle avec Abu Hassan, œuvre de jeunesse de Weber.

Composé en 1896, soit six ans après Cavalleria Rusticana, Zanetto se révèle comme un petit bijou d'intimité et de tendresse, au lyrisme mélancolique et bouleversant. Deux personnages seulement font vivre cette allégorie de l'amour rêvé et perdu : Zanetto, jeune musicien des rues, croise la route de la belle et riche Silvia, déçue par l'amour. Le jeune homme s'enflamme pour la grande dame, mais elle préfère le pousser à garder sa liberté plutôt que s'attacher à elle. Et c'est après le départ du garçon, devant les larmes qui coulent de ses yeux, qu'elle comprend qu'elle a aimé enfin, pour la première fois.



Deux raretés à Herblay

Bérénice Collet a choisi de déplacer l'ouvrage dans le milieu de l'opéra : devant une superbe photographie du Foyer de la danse du Palais Garnier, Silvia devient une cantatrice adulée, et pourtant bien seule, et Zanetto un jeune machiniste de passage. La transposition fonctionne admirablement, magnifiée par une direction d'acteur pudique et mesurée, toute en intériorité et en délicatesse. La mezzo Mariam Sarkissian et la soprano Maria Virginia Savastano vivent chacune leur personnage avec une vérité poignante, et leurs voix se marient admirablement, unissant la finesse ambrée et veloutée de la

première à l'éclat rayonnant de la seconde, toutes deux chantant superbement, déployant les lignes mélodiques dans toute leur ampleur.

Reconnaissons qu'après pareille découverte et autant d'émotions contenues dans quarante minutes de musique, il était difficile de faire mieux, sinon aussi bien.

Et ce n'est pas faire injure à Weber que d'admettre que son Abu Hassan, composé dix ans avant Der Freischütz, en 1811, reste un singspiel à la structure convenue, et dont la musique se situe loin des chef-d'œuvres postérieurs.

L'intrigue nous narre les déboires d'Abu Hassan et sa femme Fatime, criblés de dettes, qui décident de jouer les morts pour obtenir de l'argent de la part du Calife et de sa femme, tout en bernant l'infâme Omar, créancier à leurs troussees.

Bérénice Collet, jouant sur l'actualité, fait coïncider l'histoire avec la crise américaine, et l'endettement des ménages. Pour parfaitement réalisée qu'elle soit, cette scénographie ne peut donner à cette pièce l'intérêt qu'elle n'a pas.

Plaisante pour l'œil, bourrée de clins d'oeil – le Calife devenant un sosie de l'actuel président américain – permet aux chanteurs de se dépenser sur scène et d'exister dans les dialogues. Vocalement, chacun tient parfaitement sa partie, de l'Abu convainquant de Victor Dahhani, au médium solide mais au potentiel audiblement plus aigu, à la Fatime charmante et pétillante de Claudia Galli, en passant par l'Omar gouailleur et aux graves généreux de Nika Guliashvili.

L'Orchestre-Atelier Ostina0 réserve une belle surprise, faisant admirer des pupitres bien équilibrés et une homogénéité qu'on ne leur a pas toujours connue, notamment dans Zanetto, musicalement plus intéressant pour eux, tous guidés semble-t-il par des musiciens d'un excellent niveau – un solo de violoncelle à la sonorité admirablement ronde et charnue en donne la preuve –.

A leur tête, le chef Encina Oyón effectue un bon travail, plus à l'aise cependant dans les épanchements de Zanetto que dans la légèreté morcelée d'Abu Hassan.

Saluons l'audace du Théâtre d'Herblay, et remercions toute l'équipe d'avoir permis la redécouverte d'un Mascagni rare, qu'on n'oubliera pas de sitôt.

Herblay. Théâtre Roger Barat, 28 mai 2013. Pietro Mascagni : Zanetto. Livret de Giovanni Targioni-Tozzetti et Guido Menasci. Carl Maria von Weber : Abu Hassan. Livret de Franz Hiemer. Avec Zanetto : Mariam Sarkissian ; Silvia : Maria Virginia Savastano ; Abu Hassan : Victor Dahhani ; Fatima : Claudia Galli ; Omar : Nika Guliashvili ; Zobeide : Djelle Saminnadin ; Narrateur : Vincent Byrd Le Sage. Orchestre-atelier Osinat0. Iñaki Encina Oyón, direction musicale ; Mise en scène : Bérénice Collet. Scénographie et costumes : Christophe Ouvrard ; Chef de chant : Ernestine Bluteau.